

Un embarras, ou Colas n'est pas mon oncle

Conférence pour le ciné-club d'Avallon

Jean Lacoste

À ne pas confondre

Nous avons récemment célébré à Clamecy les cent ans de la publication de *Colas Breugnon* de Romain Rolland. La ville de Clamecy peut en effet s'enorgueillir d'avoir fourni le cadre, le décor, l'ambiance de deux œuvres qu'il ne faut pas confondre et qui sont marquées par un même esprit de gaieté sans malice, par un esprit frondeur sans excès, par un esprit picaresque du bon vivant, du bon buveur, grave par endroits, mais toujours « joyeux drille » et farceur. Il s'agit, d'une part, de *Mon oncle Benjamin*, une œuvre publiée par Claude Tillier en 1843 et toujours étonnamment présente dans le cœur des Clamecycois et de *Colas Breugnon*, de l'autre, publié en 1919 dans des circonstances particulières sur lesquelles je vais revenir.

La première de ces œuvres demeure bien connue car elle a bénéficié d'une transposition cinématographique toujours populaire, *Mon oncle Benjamin*, le film, dans lequel le héros est incarné par Jacques Brel : une adaptation dont on a célébré cette année les cinquante ans, et qui demeure assez présente.

Une question s'est posée à nous : comment marquer cet anniversaire de *Colas Breugnon* – ce centenaire – par un film, en plus du colloque, des concerts, etc. ? Quel film pour un centenaire ? Sachant qu'aucun *Colas Breugnon* n'a été tourné au cinéma, ce qui prive le livre d'une postérité vivante. Pas de Gérard Depardieu dans le rôle de Colas Breugnon. Personne qui puisse rivaliser avec Brel. Mais le fait qu'on puisse imaginer sans être ridicule un film avec Depardieu dans ce rôle montre aussi la vie potentielle, la potentialité « énorme » de la figure de Colas Breugnon. Tout le monde a vu *Mon oncle Benjamin*, film tourné largement dans l'Yonne, tout le monde a chevauché avec Brel dans la campagne et but un pot chez le jovial docteur Minxit. Rien de tel avec *Colas Breugnon*. La lecture seule donne accès à cet univers, au mieux avec des illustrations, comme celles

de Théo van Elsen. Mais « je ne crois pas qu'Elsen convienne parfaitement à mon Colas – écrit Romain Rolland, le 13 novembre 1944 dans son journal –, il n'en ressent pas la bonne humeur, la joie sans aucun fond d'amertume » (*Journal de Vézelay* p. 1083) Théo van Elsen a un « grand style dans le réalisme à fond tragique » alors que *Colas Breugnon* se veut fondamentalement un « roman gai », Rolland ne cesse d'y insister.

Colas Breugnon, un « roman gai » ? Les circonstances de l'écriture laissent attendre autre chose. En 1913 Rolland vient d'achever l'œuvre majeure qui l'a occupé de 1902 à 1912 et qui va lui valoir le prix Nobel, *Jean-Christophe* l'histoire d'un musicien allemand (inspirée de la vie de Beethoven en particulier). Une œuvre tellement célèbre à l'époque qu'elle donne naissance à des livres de lecture pour enfants...

Rolland peut enfin respirer, en écrivant lors de séjours en Suisse ce nouveau roman pour ainsi dire « sous la dictée » de ses aïeux, dans une langue artificielle qui doit beaucoup à Rabelais, à Montaigne, à La Fontaine. L'annonce de ce projet de « roman gai » trouble tous ses amis comme Jean-Richard Bloch, habitués à voir en lui une figure austère de mentor, l'incarnation de la rectitude morale et esthétique, prompt à critiquer la « foire sur la place » du monde intellectuel parisien. Rolland se dévergonderait-il ?

De fait Rolland écrit, dans la fièvre du printemps 1913, le journal fictif d'un artisan de Clamecy sous la régence de Marie de Médicis. Un exercice de style ? Nullement. Il prête sa plume à ses aïeux.

« J'ai senti un besoin invincible de libre gaieté gauloise, oui, jusqu'à l'irrévérence. En même temps, un retour au sol natal, que je n'avais pas vu depuis ma jeunesse, m'a fait reprendre contact avec ma terre de Bourgogne nivernaise, a réveillé en moi un passé que

je croyais endormi pour toujours, tous les Colas Breugnon que je porte en ma peau. Il m'a fallu parler pour eux. »

Tel est « l'Avertissement au lecteur » de mai 1914.

Mais, alors que l'œuvre achevée, écrite, est sur le point d'être imprimée et diffusée par l'éditeur Ollendorff, la guerre éclate. Il faut attendre, les temps ne sont pas propices à un « roman gai ». Ce n'est qu'en 1919 que Rolland peut songer à publier cette œuvre, sans la modifier, mais dans un contexte tout à fait différent qui en change le sens. L'atmosphère a changé. Plus grave.

La réception après la guerre est contrastée, on applaudit de confiance à gauche (Colas est un homme du peuple, qui travaille de ses mains) tandis que le critique Paul Souday, dans le grand journal conservateur *Le Temps*, ironise sur le retour à la terre des ancêtres et la prétendue conversion de Rolland à Barrès. On n'oublie rien à droite, on ne pardonne pas le « pacifisme » d'*Au-dessus de la mêlée*.

Les lecteurs de bonne foi sont perplexes, les uns sont séduits par la sagesse, l'humour, le souci de l'indépendance, l'ironie, les autres sont irrités par le langage artificiel dans le goût rabelaisien, le pastiche Renaissance ...

Les féministes, comme Louise Bodin dans *La Voix des femmes*, reprochent amicalement à Rolland la manière dont il traite les personnages féminins :

Vous avez sur la femme – dit-elle à Rolland – les idées grivoises et gauloises de tous les Gaulois de la Gaule qui se sont esbaudis en facéties et paillardises. Pourvu qu'elle soit de reins solides, de jambe leste et de propos salés, c'est à peu près tout ce que vous lui demandez.

Une œuvre énigmatique

Colas Breugnon est une œuvre en tout cas difficile à décrire... Est-ce un roman historique ? Rares sont les allusions directes à l'époque, en apparence. C'est le journal d'un homme de 50 ans au temps de la minorité de Louis XIII, quelques années après l'assassinat d'Henri IV en 1610, au moment de la régence de Marie de Médicis : vers 1616, dit Rolland lui-même. Le cadre historique est assez flou, à dessein puisqu'on rencontre une allusion à la mort de Concini, le favori de Marie de Médicis, assassiné en 1617.

Le livre offre un cadre temporel plus intime, plus précis, et structurant, un « calendrier » (c'est un des projets de titre). Mois après mois, Colas déroule une année de la vie d'un homme, entre la Chandeleur (2 février) et l'Épiphanie au début janvier de l'année suivante. Colas est un personnage truculent, toujours gai, très apte au bonheur par la modestie de ses besoins, mais qui aime à dresser la liste des biens qui lui appartiennent (y compris sa famille). Il se veut une sorte de patriarche et des malheurs vont s'abattre sur lui comme

sur Job qui, sur son fumier, dans la Bible, accepte les épreuves que Dieu envoie pour éprouver la solidité de sa foi

Colas est un propriétaire, il a un métier : artisan, menuisier, ébéniste de profession, mais artiste dans l'âme (il a fait le voyage à Mantoue, en Italie, grâce à la générosité du duc de Nevers). Il a une maison – « une bicoque » – à Clamecy, faubourg du Beuvron, avec un atelier qui donne sur la rivière. Il a une femme, acariâtre. Il a une famille : ses quatre fils et sa fille la très vive Martine, et il a surtout la petite Glodie, sa petite-fille dont nous faisons connaissance dès le premier chapitre. Son grand-père dit le conte de l'alouette qui annonce le retour du printemps : charmante entrée en matière.

Mais au chapitre II, à la mi-février, les gens de Vézelay (toujours belliqueux) viennent faire le siège de Clamecy. Probablement pour une querelle religieuse, mais les buts de guerre n'apparaissent pas. La fière cité résiste derrière ses fortifications. Cette guerre « microcholine » et absurde se conclut par un banquet rabelaisien.

La paix rétablie (nous sommes « prime avril ») Colas va rendre visite au curé de Brèves, Chamaille, avec un notaire de Dornecy, Paillard. La conversation des trois amis porte sur la religion et les superstitions.

Au chapitre IV Colas, au lieu de travailler, « flâne » avec ses apprentis dans Clamecy, le Clamecy des floteurs du faubourg de Bethléem : c'est « une journée de printemps » qui mêle oisiveté et éloge du travail, mais qui s'achève sur un enterrement et une querelle...

Vient le souvenir de Belette. C'est un épisode central : Colas retrouve par hasard un amour de jeunesse (« Belette ») ; il se remémore avec elle certaine occasion lors de laquelle il fut trop timide. Il eût été bien accueilli. Il a des regrets poignants de ce bonheur manqué mais il s'endort au pied d'un arbre et, au matin, au chant des oiseaux, il se réconcilie avec la nature et la vie.

Des « oiseaux de passage », en voilà au château d'Asnois : d'autres oiseaux, richement parés... des nobles dont on se moque gentiment en agitant la question de l'artiste et de l'artisan. Le chapitre fait la transition entre la description d'un certain bonheur et les épreuves qui attendent Colas.

Voici un changement brusque dans ce livre, qui se veut pourtant un « roman gai » : « dans les premiers jours de juillet » « la peste » se déclare. Nous voilà dans Camus... Colas lui-même est atteint, il se réfugie dans sa vigne, sur un « coûta », dans une cabane, à l'écart de tout contact humain, et finit par surmonter la maladie dans la solitude.

Cependant sa femme, qui s'est réfugiée à la campagne, meurt malgré tout (dans le chapitre intitulé sans trop de délicatesse « La Mort de la vieille ») : c'est en fait un moment de tendresse, dans une poignante et ultime réconciliation, compensé ... par la guérison un peu miraculeuse de Glodie atteinte par le croup, terrible maladie qui étouffe les enfants.

Mais on a brûlé les maisons infectées à Clamecy, dont celle de Colas avec les œuvres qui y étaient entreposées, et Colas découvre que celles qu'il a réalisées jadis pour le château de Cuncy ont été massacrées par le propriétaire fou. Désespoir de Colas : il ne lui reste qu'une petite statue de Marie Madeleine sauvée par un de ses apprentis.

Pendant ce temps, avec l'épidémie, la structure sociale s'est désagrégée, les autorités légitimes laissent faire des milices de pillards : c'est « l'émeute ». Une nuit Colas prend la tête d'un groupe de bons citoyens contre les pillards : c'est une guerre civile pour défendre les biens et l'ordre, un affrontement dans lequel les « flotteurs » avec leur chef, le « Roi de Calabre », jouent un rôle ambigu. Colas met le feu à une grange : c'est un massacre.

L'ordre est finalement rétabli, on fait silence sur cet épisode sanglant, avec mauvaise conscience. La population en profite pour faire « la nique au duc » : se pose depuis longtemps la question d'un terrain, un pré, le long du Beuvron, dont la propriété est contestée, le duc de Nevers le revendiquant alors que ce pré est de toute éternité fréquenté par les habitants de la ville en vertu d'un droit ancestral. Les Clamecycois, jamais dépourvus de malice, trouvent le moyen de recouvrer un moment ce droit par un hommage ironique au duc, avec une statue du duc sur un âne...

Colas tente de reconstruire seul et sans argent sa maison brûlée mais il tombe de l'échafaudage : fracture. Il ne peut plus vivre seul, il est forcé de vivre chez sa fille (c'est « La maison des autres »). Il aime sa fille Martine mais déplore la perte de l'indépendance, de l'autonomie, la dépendance...

Sa seule distraction ? La lecture de Plutarque dans la traduction de Jacques Amyot, le lettré d'Auxerre : les empires lointains le font rêver, les vies des hommes illustres de Rome et de la Grèce avec leurs passions antiques...

Dernière scène : l'Épiphanie, le jour des rois en janvier (« Le Roi boit ! »). La sagesse politique ambiguë de Colas apparaît : il est libertaire, mais sans être révolutionnaire. « Qu'ai-je à faire d'un roi du ciel ou de la terre ? Je n'ai besoin d'un trône, ici-bas, ni là-haut. ... Chaque François est roi. Et bonhomme est maître chez soi. » Et cette phrase qui sert d'épigraphe au livre.

Avec cette revendication d'indépendance, cette profession d'individualisme, avec cette sagesse un peu courte la boucle est bouclée, l'année s'est écoulée, même si le message politique et moral n'est nullement celui de Rolland lui-même. Avec cet individualisme, on est plus proche d'Alain, du citoyen contre les pouvoirs, que de la révolution russe...

Un grand nombre de thèmes assez contemporains sont entremêlés : le folklore et le savoir populaire, la guerre dans son absurdité, la religion entre doute et superstition, le travail des mains et l'art, la peste et l'épidémie, la violence latente dans la société, l'humour et le rire, la douleur, l'imagination et la lecture, la sexualité, la famille, la solitude

et le lien social, la relation avec la nature et ses cycles, l'âge et la dépendance...

Autant de thèmes évoqués dans l'horizon restreint de Clamecy et des alentours, mais qui proposent une sagesse pour notre temps. Rolland lui-même associe des « commentaires » à son œuvre, il se présente comme l'héritier de Colas, comme le « petit fils à Colas ». Mais la richesse des thèmes de Colas fait peut-être de cet ouvrage une œuvre plus littéraire que populaire, et l'on ne voit guère quel film peut lui être associé. Ce fut, je le rappelle, notre préoccupation initiale. Peut-on trouver une indication dans les conceptions de Rolland lui-même sur le cinéma

Rolland cinéophile

Pour nous orienter dans notre embarras, nous pouvons nous appuyer peut-être sur les suggestions que Rolland adresse à son éditeur chez Albin Michel, M. Esménard, à propos de la « mise à l'écran » de *Colas Breugnon* à partir d'un scénario de Jean-René Legrand (1899-1959). Rien n'est sorti de ce projet.

Rolland insiste sur la nécessité d'utiliser « les éléments pittoresques », « les admirables et très variées prises de vues des paysages, des villes, des campagnes, de sites bourguignons et nivernais ». Ainsi « une succession rapide de tableaux de Clamecy et de ses côteaux, de sa vieille église, des rives de l'Yonne et du Beuvron » serait une « excellente introduction » : « elle créerait l'atmosphère qui resserrerait autour de la bicoque et de l'atelier de Colas Breugnon ».

Quant à la petite guerre entre Vézelay et Clamecy du deuxième chapitre, pourquoi ne pas profiter de « l'admirable décor de Vézelay pour montrer la colonne des envahisseurs qui s'organise puis qui descend de sa montagne et qui chemine à travers les forêts et les prairies. » « C'est du meilleur cinéma » dit Rolland qui se souvient peut-être du cinéma soviétique ou de Malraux.

Il regrette que l'épisode avec la Belette (la rencontre nostalgique avec un ancien amour) soit morcelé dans le scénario : « Tout ce qu'on raconte au cinéma sans le voir matérialisé ne laisse aucune trace » note-t-il assez justement. D'une manière générale Rolland conteste la « couleur d'idéalisme mélancolique » du scénario :

« Autant que possible il faut accentuer en Colas et ses amis tout ce qui fait antidote à la mélancolie, le rire dru, gaillard, viril, qui fait nique à l'infortune et qui houspille en soi les humeurs chagrines. Colas a les yeux clairs, rien ne lui échappe des « vilénies de la vie » mais « son humeur les transforme en cocasseries » qui alimentent sa verve et son inlassable curiosité »

Toujours cette « gaieté » qu'il revendique en dépit de tout.

« Toute l'œuvre est faite pour réveiller le goût de la

vie » car « la vie est bonne, malgré tout » formule qui fait écho à une maxime, plutôt une confession de Goethe, « *Wie es auch sei, das Leben, es ist gut* ».

Comme il dit dans une lettre à Esménard du 20 septembre 1944 ce scénario « n'a pas assez de verve et d'entrain » ; il persiste : « Il faut un Colas haut en couleur, luisant de malice et de liesse. La première condition d'un Colas Breugnon, c'est la belle humeur. »

Mais que conclure de ces préconisations de bon sens ? Avouons-le : le film qu'il décrit idéalement, ce serait *Mon oncle Benjamin* avec sa verve et sa bonne humeur, ses libres chevauchées dans la campagne, les vues de la région, Avallon, Clamecy, Vézelay, la sensualité affichée, bref sa gaieté ! Nous voilà donc ramenés au début : quel film pourrait avoir des affinités avec *Colas Breugnon* ?

Nous trouverions peut-être un indice dans un fait peu connu. Il existe un opéra russe de Kabalewski (*Colas Breugnon. Le Maître de Clamecy*) de 1937 dont nous avons fait jouer le dimanche 13 octobre une version-concert dans la collégiale de Clamecy, avec succès. Une première en présence de la fille du compositeur. Or que dit Rolland dans une lettre au compositeur russe ?

Je voudrais seulement insister sur le trait le plus essentiel de Colas : — la gaieté — à travers tout — et malgré tout. C'est le sujet même de l'œuvre, sa raison d'être. Un optimiste de nature, que rien jamais ne peut abattre ou assombrir. Un vrai Français de vieille souche, qui, à toutes les misères du monde pleuvant sur lui, oppose son rire — son rire vaillant et railleur, — « pour ce que (comme dit Rabelais) rire est le propre de l'homme » (...) Et c'est peut-être de cette vertu du rire vaillant que notre temps a le plus besoin. Je le lui ai servi dans mon Colas, comme une bouteille de vieux Bourgogne.

Cette « gaieté » paraîtra peut-être plus sombre que ne le dit Rolland, elle se détachera d'un arrière-plan très sombre, comme pour Nietzsche quand il dit préférer la Carmen de Bizet ou telle opérette par rapport à Wagner.

La solution

Faute d'indications plus nettes il fallait bien trouver un film qui convînt pour cette soirée au cinéma club d'Avallon, point d'orgue de la manifestation inaugurée à Vézelay, et un nom s'est imposé comme la bonne solution, et d'abord parce qu'il existe une concordance des époques : *Le Capitaine Fracasse*, le roman de Théophile Gautier et les différents films qu'il a inspirés et qui se déroulent à peu près à la même époque que *Colas Breugnon* : les premières années du règne de Louis XIII, la régence de Marie de Médicis.

Faut-il résumer l'histoire ? Un jeune noble, le baron de Cigognac vit morose et ruiné avec son vieux serviteur dans son château entre Dax et Mont-de Marsan. L'amour pour l'ingénue Isabelle et l'aiguillon de la misère le conduisent

à se joindre à une petite troupe de comédiens et des aventures picaresques s'ensuivent. Il est même amené à prendre au théâtre le rôle de capitaine Fracasse avec ses rodомontades ; il déroge, par cette occupation d'histrion, à son statut, il se place en marge, au ban de la société. Le livre de Gautier est inspiré à l'évidence du *Roman comique* de Scarron, récit des mésaventures burlesques d'une troupe de comédiens au Mans et caractérisé par un certain réalisme. Il fait entendre le rire du peuple. Je me garderai de déflorer les péripéties qui vont faire du baron de Gautier un « Capitaine fracasse » et quel sera le terme de son « voyage ». Plusieurs adaptations au cinéma ont montré la consistance de cette figure, de ce personnage presque mythique, chaque fois renouvelé.

On compte plusieurs adaptations dont un film muet de 1929 d'Alberto Cavalcanti avec Pierre Blanchar dans le rôle du Capitaine Fracasse, assez poétique, puis un *Capitaine Fracasse* d'Abel Gance de 1943, sombre et théâtral, dans l'esprit de l'époque, avec Fernand Gravey et une vedette russo-italienne Assia Norris. Il serait injuste d'oublier *Le Capitaine Fracasse* de Jean Marais qui est un film de cape et d'épée (Philippe Noiret joue Hérode, Louis de Funès, Scapin...), une œuvre dynamique, datée, qui n'est pas sans mérites, due au réalisateur Pierre Gaspard-Huit. Et puis *Le Voyage du capitaine Fracasse* d'Ettore Scola, le film de ce soir, qui assume sa théâtralité dans les décors en studio : un hommage au théâtre ambulant, au « chariot de Thespis », du nom de ce poète grec qui aurait introduit la tragédie à Athènes avec sa troupe de comédiens ambulants.

Certes, si un même cadre historique réunit les deux œuvres, *Le Capitaine Fracasse* et *Colas Breugnon*, les différences entre les protagonistes sont évidentes. Elles forment presque un système d'oppositions : d'un côté la maturité d'un homme de 50 ans, de l'autre la jeunesse du baron ; une maison modeste mais bien installée sur les bords du Beuvron, contre un château en ruine ; un homme du peuple qui vit au sein de sa famille face à un noble qui vit solitaire avant de rejoindre une troupe ambulante ; un métier qui a affaire à des œuvres solides, en bois, contre l'illusion « comique », qui dissimule sous l'apparence une pauvre réalité ; un savoir-faire manuel face à l'art de l'escrime, la varlope contre l'épée...

Pourtant, au-delà de ces oppositions, terme à terme, en miroir, de la personnalité du personnage principal, Colas Breugnon et le capitaine Fracasse incarnent quelque chose d'essentiel : une certaine idée de la culture française au début du XVIIe siècle, une période de transition où tentaient de s'imposer la liberté et son corollaire la tolérance. Que dit Rolland de cette période ? Lisons la lettre qu'il écrit au compositeur russe :

Je ne pense pas que vous deviez trop vous préoccuper du caractère historique ; le plus important, de beaucoup, est le caractère populaire, qui, sans doute, doit avoir une couleur française, mais de tous les temps. En

effet, j'ai choisi l'époque de Colas, comme étant intermédiaire entre deux âges de la prose française, dont l'un, le magnifique XVIe siècle de Rabelais est devenu un objet de musée, mais dont l'autre est encore vivant et parlé dans le peuple de province française. (...) Traitez le donc dans votre musique comme un vivant – non comme un « revenant » du temps passé !

Les deux œuvres se situent de manière significative à une même période historique, quelques années entre l'abjuration d'Henri IV, l'édit de Nantes de 1598 et la prise de pouvoir de Richelieu et ensuite de Mazarin, entre l'anarchie des guerres de religion et l'absolutisme royal ; une période qui a représenté, au début du XVIIe siècle, un intermède de fantaisie, de liberté, de désordre, de vie, un moment baroque, réhabilité par Théophile Gautier, mais aussi à la même époque par Gérard de Nerval, Hugo, Alexandre Dumas (*Les Trois Mousquetaires...*) et tout le mouvement romantique.

Nous avons avec *Le capitaine Fracasse* de 1844 et *Colas Breugnon* de 1919 affaire à deux tentatives – peut-être en apparence un peu artificielles mais au fond très enracinées dans l'intime de chaque auteur, mêlées de souvenirs cachés – pour retrouver l'esprit de liberté d'avant Malherbe et Louis XIV ; une période de transition entre les guerres de religion et l'absolutisme, entre l'extrême liberté et l'extrême mainmise. Rolland ne se préoccupe pas de la couleur locale historique, cette période devient le symbole d'un esprit de liberté.

« L'époque choisie – écrit-il dans une note manuscrite du début de la rédaction de 1913 – est, comme il est indiqué, des premières années du XVIIe siècle, peu après la mort d'Henri IV, au temps de Concini. Elle a été choisie surtout à cause de la langue, qui avait encore toute la saveur de l'époque rabelaisienne, mais déjà filtrée par le préclassicisme ».

Théophile Gautier écrit la même chose dans un passage du chapitre consacré à Scarron dans *Les Grottesques*, un passage qui est en quelque sorte la clef de notre démonstration et la solution recherchée.

« La belle et riche langue du XVIe siècle (...) pour quelques mauvaises herbes qu'on en a retirées, nous paraît avoir perdu beaucoup d'épis pleins de grains d'or. Nous sommes de ceux qui regrettent que Malherbe soit venu.

« Un grand et admirable poète, Mathurin Régnier, a exprimé la même idée en vers d'une énergie et d'une vigueur surprenantes – il s'agit de la satire IX contre le pédantisme de Boileau –. L'influence de Louis XIV n'a pas toujours été heureuse sur la littérature et les arts de son temps. La perruque du grand roi y domine trop. La majesté, l'étiquette, la convention, ont quelque peu

chassé la nature. Les arbres du parc de Versailles portent des boucles et des frises comme les courtisans ; les poèmes sont tracés au cordeau comme les allées. Partout la régularité froide est substituée au charmant désordre de la vie ; la volonté d'un seul homme remplace le caprice individuel. »

Il s'agit d'une époque de transition, celle de la génération née vers 1600 : un mélange de liberté et d'artifice, de violence et de délicatesse ; c'est l'époque des bretteurs et des précieuses, des matamores et des ingénues : on se bat en duel, on lit *L'Astrée* d'Honorée d'Urfé. Une France baroque, oubliée ou refoulée par le classicisme, une France des « grotesques » selon l'acception de Théophile Gautier dans ces essais des années 1830.

Citons quelques-uns de ces « grotesques » contemporains à nos yeux de Colas Breugnon et du baron : Scarron (1610-1660) qui a décrit la vie du peuple et des acteurs d'un misérable théâtre ambulant dans son *Roman comique* inachevé ; Théophile de Viau (1590-1626) « véritable grand poète », selon Théophile Gautier, protestant, libertin, hostile à la religion, condamné à être brûlé, qui a connu l'exil et la prison ; Saint-Amant (1594-1661) qui a beaucoup voyagé (en Amérique, aux Indes, en Afrique) et a fréquenté les cabarets et les salons, qui « demande à boire plus haut que Pantagruel venant au monde » mais qui connaît la mélancolie de « La solitude » avec son « vieux château ruiné ». Citons également le célèbre Cyrano de Bergerac (1619-1655), soldat et libertin, à la riche imagination avec ses voyages extraordinaires, dans un esprit rationaliste et avec de solides connaissances scientifiques.

Nous pourrions associer à ces « grotesques » (au sens de Théophile Gautier) François Savary de Brèves, cet « homme illustre » longtemps oublié de son propre pays, seigneur de Brèves, la terre nivernaise des ancêtres paternels de Rolland, où il est lui-même enterré avec son épouse. Ce François Savary né en 1560 mena une vie d'aventures bien caractéristique de cette époque, de cette génération d'esprits hardis et lettrés, libres et fiers comme le baron. Il est mort en 1638 après avoir servi deux rois, comme ambassadeur de France d'abord à Constantinople, où il arrive en 1584, puis à Rome, et enfin comme gouverneur chargé de l'éducation de Gaston d'Orléans, frère du roi. De ses séjours en Orient, Savary a rapporté notamment des caractères en plomb arabes, hébreux, syriaques, etc. qui ont été conservés à l'Imprimerie nationale... et qui ont permis d'imprimer des ouvrages dans ces langues. Il a donné de ses voyages périlleux dans l'empire Ottoman et en « Barbarie » un récit pittoresque. Et Rolland, dans l'article qu'il lui consacre dans le bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy de 1935 se laisse aller à imaginer une rencontre entre son Colas Breugnon de 1616 et ce personnage historique : ne sont-ils pas presque contemporains ?

François de Brèves a fait construire dans ce village de

Brèves, berceau de sa famille, un château sous la direction probablement de l'architecte Salomon de Brosse. Le château de Savary de Brèves est aujourd'hui démantelé mais on en connaît l'apparence grâce à une gravure et un autre édifice, le Palais du Luxembourg à Paris.

Une œuvre « grotesque »

Mais nous voilà sortis de l'embarras. Le capitaine Fracasse du roman et des films relève de la même culture baroque et « grotesque » que Colas Breugnon, et que les personnages poètes, voyageurs et rêveurs, que je viens de citer. Ils incarnent une culture de la vie et de la « gaieté », pour reprendre le mot que Rolland associe à son personnage, une culture qui accepte le « charmant désordre de la vie ». Nous serons sensibles au même message de Gautier et de Rolland

D'où l'intérêt de célébrer le centenaire de *Colas Breugnon* avec un film inspiré du roman de Théophile Gautier. Cela semble d'autant plus pertinent que nous vivons une époque elle-même à certains égards « grotesque », burlesque, faussement gaie. Oserais-je dire en effet que Rolland insiste un peu trop à mon sens sur la « gaieté » de Colas alors qu'il s'agit en fait d'une réconciliation un peu amère avec la brutalité de la vie.

Stefan Zweig, dans le livre qu'il a consacré à Romain Rolland peu de temps après la publication de *Colas* en 1919, a bien senti cela quand il parle d'un intermezzo en forme de scherzo. Un scherzo se caractérise par un mouvement musical, vif, rapide, « gai », si l'on veut, mais d'une gaieté qui

peut devenir inquiétante. Rien n'est réglé, tout est en mouvement, l'issue n'est pas claire.

Il s'agit d'une gaieté de carnaval, d'une contestation en apparence riieuse mais en réalité profonde, de l'ordre social, subverti par un rire douloureux. C'est l'esprit de résistance des tableaux du peintre polonais Stanislaw Sobolewski exposés à Clamecy à l'occasion du centenaire.

La population de Clamecy dans *Colas Breugnon*, pauvres et riches ensemble, résiste un temps au duc de Nevers, comme les comédiennes du *Capitaine Fracasse* résistent un temps aux avances des nobles, un peu, un moment ; mais les structures sociales demeurent finalement intactes, malgré la guerre civile et les bouffonneries... le « capitaine », dans le roman de Gautier, redevient baron, l'artisan Colas reste homme du peuple. Mais en commun ils gardent ce sentiment fraternel de la vie, aussi précieux que la statuette de Marie-Madeleine, qui seule est sauvée de la destruction, ou que le *piccolo teatro* du capitaine Fracasse.

déc. 2019

Jean Lacoste est philosophe et germaniste. Auteur de plusieurs ouvrages sur Goethe, il a également traduit Nietzsche et Walter Benjamin. Auteur de nombreux travaux sur Romain Rolland il a notamment établi l'édition du Journal de Vézelay 1938-1944 chez Bartillat (2012). Chez ce même éditeur il a présenté la réédition de deux biographies de Romain Rolland : Vie de Beethoven (2015 et 2019) et Vie de Michel-Ange (2017)

Cette conférence de Jean Lacoste a été le point final des manifestations du

Centenaire de la parution de « Colas Breugnon »

Elle s'est déroulée le 16 décembre 2019 à Avallon, au cinéma Le Vauban, en partenariat avec le Ciné-club François-Truffaut.

L'Association Romain Rolland et la Ville de Clamecy

remercient tous ceux qui se sont investis dans l'ensemble des manifestations – du 11 au 13 octobre 2019 – dont il est donné ici quelques échos :

À Clamecy : la Société Scientifique et Artistique, le Musée d'art et d'histoire Romain Rolland, la Médiathèque François-Mitterrand, l'Université du Temps Libre, le lycée Romain-Rolland. À Vézelay : la Maison Jules-Roy.

L'association remercie tout particulièrement les institutions qui lui ont apporté leur soutien financier : la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Bourgogne-Franche-Comté, le Conseil départemental de la Nièvre, le Conseil départemental de l'Yonne, l'Institut Polonais de Paris, l'Université de Bourgogne (CPTC) et l'Imprimerie Laballery à Clamecy.